

février. Il s'élança le premier sur la surface miroitante, suivi de Lady Dufferin et des officiers de sa suite. Puis vint un immense cortège de dames élégantes et de gracieux cavaliers, costumés de toutes les manières possibles et impossibles. Et toute cette assemblée bizarre, au son de l'hymne national qui salua l'entrée du Gouverneur, se formant en procession irrégulière, sans commencement ni fin, circula autour du Riuk pendant quelque temps, laissant libre le milieu de la glace. Le spectacle était ravissant et étourdissant à la fois. La variété des costumes plaisait, mais la rapidité avec laquelle le cortège passait devant nos yeux éblouissait. Imaginez une procession recourbée en forme d'ovale, tournant autour d'un vaste centre, et composée de huit ou dix personnes de front, passant toujours dans le même sens devant vous avec la vitesse d'une locomotive; figurez vous ces hommes et ces femmes vêtus à la mode de tous les pays et de tous les temps, sans compter les représentations d'êtres imaginaires, légendaires, fantastiques, excentriques, diaboliques; Turcs, Chinois, nègres, Yankés; Italiennes, Espagnoles, vivandières, Algériennes; la nuit, l'aurore, l'hiver, le printemps, la folie, la neige; des ours, des chevaux, des ânes, des singes, des démons, et mille autres travestissements, passant et revenant sans cesse devant vous, comme un panorama toujours changeant et cependant toujours le même. C'était à y perdre la tête. Heureusement que bientôt la musique indique un quadrille, et les carrés réguliers succèdent à la cohue tournante. Avec quelle grâce les évolutions de la danse se font sur les patins? Aucun mouvement n'est saccadé. Les danseurs se balancent, et se glissent de place en place avec des ondulations et des courbes régulières. Ce spectacle est enchanteur. Lord Dufferin dansa toute la soirée. Son costume était celui d'un chasseur canadien: capot de laine blanche avec capuchon, ceinturon rouge, tuque blanche à gland rouge et bande brodée, grandes guêtres brodées et frangées. On le distingue facilement, à cette description, dans l'avant-plan de notre gravure, qui ne montre qu'une partie du rink et un petit nombre des costumes.

Cette soirée ne peut manquer de laisser de joyeux souvenirs dans l'esprit de Lord et Lady Dufferin. Nous oublions de dire que milady était en domino, et passa une partie de la soirée sous le dais qui lui était réservé à l'extrémité de la salle. G.E.D.

BIBLIOGRAPHIE

L'INVASION DU CANADA. — Collection de mémoires recueillis et annotés par M. l'abbé Verreau, Montréal, 1873—393 pp. in-8.

(Suite)

M. Berthelot se montre aussi sévère envers le général Carleton que Sanguinet et Badeaux. Il trouve, par exemple, au moins étrange l'observation que ce gouverneur fit à Antoine Gautier que les Américains auraient eu le droit de le pendre pour les avoir trompés comme il l'avait fait; mais en même temps il ne consigne cette anecdote que sous toutes réserves.

Ce pauvre Gautier, du reste, a joué de malheur, avec notre littérature comme avec le général. M. Marmette lui fait remplir dans la "Fiancée du Rebelle," où il tire un excellent parti de tous ces mémoires, un rôle bien odieux. La tradition locale viendrait, nous dit-on, à l'appui de cette manière de voir; et d'après elle, Gautier et toute sa famille auraient été plus tard massacrés, comme le racontent M. Marmette dans son roman.

Le gros de l'armée américaine, dit M. Berthelot, fit avec le plus grand désordre sa retraite dans un bois marécageux et y essaya toute sorte de misères jusqu'au lendemain. Mais le général ayant donné ordre au major Grant d'abandonner la possession du pont, les Américains s'enfuirent vers Sorel. Ils furent poursuivis jusqu'à cet endroit par les troupes du roi jusqu'au 14 de juin. Le général Carleton ordonna au général Burgoyne, le second en commandement, de ne point hasarder de combat avec les républicains, jusqu'à ce qu'il ait reçu une autre colonne anglaise pour les renforcer. Ceux-ci profitèrent de ce délai pour se rendre à St-Jean, d'où ils traversèrent le lac Champlain et se rendirent à Crown-point. Leur fuite des Trois-Rivières fut si précipitée qu'ils

abandonnèrent leurs blessés dans le bois. Des habitants de Machiche en ayant aperçu quelques-uns, des citoyens des Trois-Rivières les allèrent chercher jusque dans les bois de cette paroisse pour les faire soigner.

Je ne sais ce que l'on doit le plus blâmer, ou de la témérité et de l'impéritie des Américains dans cette expédition contre les Trois-Rivières, ou de la mollesse du général Carleton, qui les laisse échapper des marécages où il pouvait si facilement les forcer à mettre bas les armes et qui favorise leur fuite. Quelle réponse eut-il faite si on lui eut demandé pourquoi il sauvaient les armées du Congrès? Cette conduite n'inspire point de reconnaissance aux Américains, puisque leur Whitecomb, qui, en conduisant un parti de batteurs d'estrade, ayant rencontré le général Gordon, allant à cheval de St-Jean à Chambly, fit tirer sur lui pour avoir son sabre et sa montre. Le général mourut peu de temps après de ses blessures, et le Congrès ne punit point cet assassinat.

C'est aussi dans ce mémoire de M. Berthelot que se trouve la narration la plus complète du retour du gouverneur à Québec. Voyant que le vent de nord-est le forçait de mouiller à La Valtrie, il fit appeler à son bord tous les capitaines de ses petits vaisseaux. Parmi eux se trouvaient le capitaine Belette, qui, dit le mémoire, "était un ancien marin d'un courage à toute épreuve," et le capitaine Bouchette, surnommé "La Tourte" à cause de la célérité de ses voyages (1). Tous deux s'offrèrent de conduire le gouverneur; cet honneur échut au capitaine Bouchette. "La partie des rames qui portait sur le bois était enveloppée de drap afin d'éviter le bruit. En passant par le chenal de l'île du Pas, les hommes ne nageaient qu'avec les mains." Carleton arriva le 17 novembre vers midi aux Trois-Rivières. La première personne qu'il rencontra fut M. Malcolm Fraser, royaliste, qui lui assura qu'il n'y avait point d'Américains dans la ville, mais qu'il y en avait à la Pointe-aux-Trembles, près de Québec. A trois heures de l'après-midi, il se rembarqua et rencontrant au pied du Richelieu un sloop (nous disons aujourd'hui un sloop), le *Fell*, commandé par le cap. Napier il s'y embarqua, passa devant la Pointe-aux-Trembles où était Arnold, et arriva à Québec dimanche, le 19, dans l'après-midi.

Heureusement pour Québec, continue le mémoire, que l'on apprit l'arrivée de Carleton à 2 lieues de la Pointe-Lévy, ce qui donna le temps au lieutenant-gouverneur (Cramahé) de faire éloigner les bateaux et canots de la Pointe-Lévy et de l'île d'Orléans, sans quoi dans l'état de surprise où se trouva la ville, il est probable qu'il s'en fut emparé. Des traditions même nous apprennent qu'un M. Williams monta dans la chaire de la chapelle de l'évêché et y tint un long discours, pour persuader aux citoyens que le plus sûr parti pour eux étoit de livrer la ville aux armées du Congrès; plusieurs Canadiens s'y opposèrent. Mais le colonel McLean qui arrivoit le 12 novembre, en montant à la haute ville, entra dans cette assemblée, le fit descendre et dissuada les Québécois de se rendre à un aussi lâche conseil. Il est aussi constant que plusieurs citoyens anglais avoient signé avec le lieutenant-gouverneur, une capitulation.

Après le mémoire de M. Berthelot vient celui de M. de Lorimier, qui à l'intérêt de l'histoire joint celui du roman. On dirait presque autant de pages de Fenimore Cooper, si ne c'était pas écrit dans un style si décousu et quelquefois si embrouillé. Les aventures de Lorimier, ses déguisements, ses luttes corps à corps, tantôt avec des sauvages du parti bostonnais, qui au fond l'aimaient et voulaient lui faire le moins de mal possible, tantôt avec les Américains; ses marches et ses contre-marches à la tête de partis composés, moitié de Canadiens, moitié de sauvages; l'espiècle d'ubiquité dont il fait preuve, étant tantôt à la ville, tantôt à la campagne ou dans les bois, sur les frontières, ou dans le Haut-Canada; son courage, son adresse, ses ruses toutes sauvages, la hardiesse et le sang-froid qu'il montre dans l'assemblée tenue dans la chapelle des Récollets à Montréal, la bonne humeur qui ne paraît jamais l'abandonner; tout cela forme un caractère, un type des plus romanesques et des plus dignes de sympathie. Rien ne manque, du reste, au roman; pas même le dénouement inévitable, puisque de Lorimier finit par épouser une jeune fille qui l'avait protégé dans une circonstance critique, et qui l'avait même accompagné

(1) Le capitaine Belette était le bisulien de l'auteur de ces lignes qui les écrivit dans une maison qui a appartenu à M. Berthelot d'Antigny. Le capitaine Bouchette était le père de notre célèbre géographe.

dans une de ses excursions. Laissons-lui raconter cet épisode capital, qui est précédé de la scène très-curieuse de l'église des Récollets, scène qui a dû contribuer à inspirer M. Marmette, pour le récit de ce qui se passa dans la chapelle de l'évêché à Québec. Le brave Célestin Tranquille, ce colosse à qui rien ne résiste, nous paraît un peu cousin de M. de Lorimier, bien qu'il finisse par figurer dans le camp opposé.

Messieurs Praise (Price) et Houde (Haywood) publièrent une assemblée générale de tous les respectables citoyens de Montréal, pour avoir leur opinion sur différents sujets. Alors le ministre Delile (Delisle) (2), M. Jourdin (Jordan) m'écrivirent de me rendre chez eux pour la veille de cette assemblée. Je me rendis à leur demande et ils me communiquèrent ce de quoi il étoit question. Le lendemain, nous fumes à l'église des Récollets où en entrant nous vîmes Praise et Houde dans la chaire des Récollets qui prêchoient sans éloquence, pour engager nos officiers de milice à remettre leurs commissions, et que le Président du Congrès en distribuât d'autres avec sa signature.

Le nommé Loubet qui tenoit le café à Montréal, voyant que nos deux prédicateurs ne cessent point de parler, leur dit à haute voix: "Messieurs, nous sommes ici pour savoir ce que l'on nous propose et à nous citoyens, de donner nos opinions." Praise fit enlever Loubet par les troupes qui étoient pour maintenir le bon ordre. Le cri unanime fut: *Sortons!* Je ne pus me retenir de parler et à l'aide d'un M. Grand (Grant), très-robuste, je sautai sur le bénitier près de la porte de l'église, et je criai à haute voix: "Ecoutez, brave citoyens, j'ai été conquis par les troupes britanniques, j'ai deux commissions du roi de France. Le gouvernement anglais ne me les a jamais demandées. Je n'ai pas l'honneur d'en avoir du roi Georges, mais si j'en avois, jamais les pouilloux du Congrès ne mettroient la main dessus." Ce M. Grand reprit la parole avec une voix extraordinaire, disant: "Que Praise et Houde aillent donc ôter les médailles des Sauvages s'ils veulent se faire échanger." Tout le monde éclata de rire et nous sortîmes.

Naturellement, cela fut rapporté au général américain qui envoya chercher de Lorimier par son sergent d'ordre. Notre héros fit réponse que si Hoster (Wooster) avait affaire à lui, c'était à lui de venir le trouver. Le général expédia des soldats, et pour ne pas contrister sa sœur, de Lorimier se rendit auprès de lui.

"Est-il vrai, Monsieur, que vous avez dit publiquement que nous étions tous des pouilloux?" La question, pour tout autre, aurait été un peu embarrassante. Notre héros ne perdit pas contenance. Il dit qu'il entendait parler des troupes et s'était servi de cette expression "sur vérité." "Eh bien, Monsieur, répliqua le général assez spirituellement, comme vous me paraissez curieux de voir des troupes disciplinées, préparez-vous de partir pour New-York sous six jours; là vous verrez des troupes qui vous en imposeront." De Lorimier, qui n'en avait guère envie, répondit cependant qu'il était prêt à partir sous deux heures.

Sitôt que je fus sorti de la maison, continue le mémoire, je me rendis chez moi et fis atteler ma carriole pour me rendre au Sault St. Louis, pour que l'on me préparât des raquettes et des souliers pour moi et pour M. Godard et Thome Wakaire (Walker); mais ne pas confondre avec celui de l'Assomption dont nous avons parlé plus haut), où je fus obligé de déclarer mon secret à une descendante d'un M. Skailer (Schuyler), son grand-père originaire de Girifil et de demoiselle Skailer, originaire de Sarasteau (3).

Cette charmante fille eut de la peine à se résoudre à me faciliter dans mon projet; mais quand elle sut que c'étoit pour éviter les prisons des colonies où probablement je ne pourrais sortir qu'à la paix, cela lui fit mettre tout en œuvre pour précipiter mon départ. Deux jours après, elle-même ne voulant pas se fier à personne, vint me trouver chez Mde Gamelin, ma sœur, où j'étois caché. Non seulement elle m'apporta ce que j'avois demandé, mais un équipement sauvage de vieilleries, et alors je fis prévenir mes compagnons de voyage, de partir vers deux heures et de faire route vers la Longue-Pointe et revenir par derrière la montagne, et se rendre de là à Lachine, chez ma mère, qui étoit prévenue de les cacher jusqu'à mon arrivée.

Alors, ma chère Louise Skailer m'habilla de ces haillons et me mit si écorçant, que moi-même je ne pouvois me reconnoître. Après avoir fait mes adieux à ma sœur, nous partîmes tous deux dans sa voiture, menant son cheval elle-même, et moi je me laissais traîner comme un homme

(2) Ce ministre Delisle étoit un ancien jésuite. Il vint en Canada en 1766, en même temps que le lieutenant-gouverneur Cramahé, le père Jonquière et le Dr. Latérière. Pendant la traversée, il eut de longues discussions avec le père Jonquière en présence du gouverneur; et une tempête étant survenue près des bancs de Terre-neuve, il se jeta aux genoux du jésuite, lui demandant l'absolution. (Mémoires du Dr. Latérière.)

sans connaissance, et en arrivant à la porte de la ville, près des Récollets, où il y avoit deux sentinelles, je fis comme si je revenais de mon ivresse et fis mine de frapper ma pauvre Louise, qui de son côté fit voir sa peur aux sentinelles, qui de leur côté, s'intéressèrent à ma chère Louise en faveur de sa beauté, ce qui leur fit dire en m'adoucissant: *Oh friend, dont touch her,* et je répétai: *Oh dont touch her!* et passai sans en dire davantage. J'arrivai chez ma mère où je trouvais mes deux compagnons cachés et leur cheval, en m'attendant.

N'y a-t-il pas quelque chose de charmant dans la naïveté de ce langage? Nous doutons fort qu'un romancier fût parvenu à rendre cette scène plus heureusement, malgré la rudesse de quelques expressions.

On trouve dans ce mémoire des détails qui ne se rencontrent point dans les autres, sur les opérations du colonel Forster, sur les engagements qui eurent lieu sur la rive nord, au-dessus de Montréal, et aussi entre la rive sud du Saint-Laurent et la frontière actuelle et même au-delà. En étudiant, on peut se convaincre qu'en se confiant à des hommes de la trempe de M. de Lorimier — et il devait y en avoir plusieurs — en les encourageant, le général Carleton aurait pu tenir l'ennemi à distance et ne pas souffrir que la cause britannique fût ainsi à deux doigts de sa perte.

Le volume se termine par un recueil de lettres écrites pendant l'invasion; et ce n'est point la partie la moins attrayante de ces intéressants mémoires. Elles se divisent en deux sections. La première contient les lettres écrites par des royalistes canadiens-français, des nouveaux sujets, comme on les appelait; la seconde, des lettres écrites aux États-Unis ou en Angleterre, par des marchands ou fonctionnaires anglais, des anciens sujets. Les unes et les autres, témoins peu suspects, confirment tout ce qui a été dit et de la fidélité des principales familles canadiennes et des menées des principaux Anglais de cette époque. Elles prouvent, de plus, que tout en trahissant la métropole, ces derniers essayaient de faire croire à leurs correspondants de Londres qu'ils sauvaient la colonie, et que les Canadiens-Français, au contraire, étaient tous des rebelles. Malheureusement, ce jeu-là a pu se continuer longtemps encore après.

Dans tous les temps et dans tous les pays, les femmes ont eu la palme du style épistolaire; nos lecteurs ne seront donc point surpris si nous leur disons que les plus intéressantes de ces épîtres sont celles de Madame veuve Benoît, née Baby. C'était une femme d'esprit et de cœur, dont la plume, selon l'expression de Mde de Sévigné, courait bride abattue sur le papier, et l'on doit vivement regretter que M. Georges Baby, qui est l'heureux possesseur de cette correspondance, n'ait point communiqué à M. Verreau un plus grand nombre de ces lettres. On aurait alors un tableau aussi complet que charmant de la société canadienne de cette époque. P. C.

(A continuer)

(3) Dans le MS. les deux noms sont écrits de la même manière; il faudrait encore lire *Schuyler* comme a fait M. Viger. Cependant, dans les registres du Sault St. Louis, le nom de la jeune personne que M. de Lorimier épousa plus tard, est écrit *Skailer* et *Skaler*. (Note de M. l'abbé Verreau.)

—Le *Catholic Standard*, de Philadelphie, donne les chiffres suivants pour montrer le progrès de l'Eglise Catholique, en Amérique, pendant le dernier siècle. Il y a cent ans, le nombre des catholiques dans les 13 colonies n'étoit que de 25 mille, ou seulement un sur 100 de la population totale. A cette époque, il y avait environ 6 églises catholiques dans le pays.

En 1875, il y avait 6,920 chapelles, églises et missions, et 6 millions de catholiques. En 1775, il n'y avait pas d'évêques, et les fidèles étoient sous la direction du vicaire apostolique de Londres, l'évêque Challoner. En 1875, il y avait un cardinal archevêque, et 51 évêques et vicaires apostoliques.

En 1801, fut fondé le premier collège catholique américain, celui de Ste Marie; aujourd'hui, il y a 18 séminaires de théologie, avec 1,375 étudiants, 18 collèges, 511 académies et 1,445 écoles de paroisses.

Il n'existait pas d'asile ni d'hôpital en 1775, et maintenant il y a 215 asiles et 87 hôpitaux.

O singularité de la langue française! On remue ciel et terre pour parer sa demeure; on écorne son budget pour couvrir sa table des plus appétissantes victuailles et des primeurs les plus recherchées; on vide le cellier et on dévalise le bon coin de sa cave; on entoure ses invités de soins, d'attentions, on satisfait leurs caprices, on leur donne enfin tout ce que l'on pense leur être agréable.

Et on appelle cela *à la voir!*